

Zeitschrift: Horizons : le magazine suisse de la recherche scientifique
Herausgeber: Fonds National Suisse de la Recherche Scientifique
Band: 27 (2015)
Heft: 107

Artikel: L'art mis aux enchères
Autor: Di Falco, Daniel
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-771972>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 25.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Une œuvre d'art enrichit spirituellement celui qui l'apprécie, financièrement celui qui la possède. «Untitled» (1969/2013) de Doug Wheeler était exposé à Art Unlimited en 2014.

Photo: Keystone/Georgios Kefalas

L'art mis aux enchères

Art Basel illustre parfaitement comment le marché remet en question «l'hypocrisie collective» du milieu de l'art, selon le sociologue Franz Schultheis. Par Daniel Di Falco

En 2007, l'artiste britannique Damien Hirst suscitait une nouvelle fois la controverse avec une réplique d'un crâne humain incrustée de diamants. La pièce intitulée «For the Love of God» était en vente pour le prix de 50 millions de livres, les coûts de réalisation se montant à 14 millions. Personne n'a voulu l'acheter. Et c'est justement pour cela que Hirst a eu du succès. Il a proposé une contre-valeur à l'acheteur et a ainsi délibérément enlevé toute sa magie à l'art.

Les garagistes calculent le matériel utilisé et les heures de travail. L'art échappe en revanche à ces critères profanes. Du travail se cache derrière chaque œuvre, mais il ne joue aucun rôle pour évaluer la valeur du produit fini.

Franz Schultheis, sociologue à l'Université de Saint-Gall, s'est penché sur la magie de l'art et sur sa démystification. En regard des conclusions de son groupe de recherche, l'affaire Hirst n'est qu'une anecdote. Le marché explose depuis deux bonnes décennies et menace les «institu-

tions traditionnelles», relève le chercheur. Collectionneurs, marchands, exposants et intermédiaires ont jusqu'ici garanti l'«effet charismatique» de l'art, en s'accordant pour ne pas le considérer publiquement comme une marchandise.

Le capital montre son visage

Les sociologues ont pu constater à quel point les choses étaient devenues difficiles après avoir mené pendant trois ans une recherche de terrain à la foire Art Basel, où le «caractère mercantile de l'art» s'exprime aujourd'hui de manière particulièrement manifeste. Ils ont observé le paradoxe fondamental qui caractérise ce secteur depuis qu'un groupe d'artistes autour d'Edouard Manet a émis, à la fin du XIXe siècle, l'idée selon laquelle l'art était une sphère en soi et se situait au-dessus de toutes les lois économiques et sociales.

A Art Basel, le capital montre son vrai visage: bars à champagne, événements financés par des sponsors, volonté de faire du chiffre. Les chercheurs ont décrit tout

le battage autour de cette foire de l'art avec la même rigueur ethnographique que son règlement intérieur. Les VIPs sont classés et traités en fonction de leur poids social et économique, les meilleurs emplacements vont aux galeries qui ont les plus gros moyens. Et l'art lui-même est soumis à un calcul: ce que l'on voit le plus est aussi ce qui se vend le mieux.

Une économie de l'art existe depuis longtemps. Selon Franz Schultheis, il était cependant plus facile autrefois de maintenir cette «hypocrisie collective» et de cacher, sous le couvert de la passion de l'art, les liens étroits entretenus avec le capital. A Bâle, les affaires se font au contraire au grand jour. Et lorsque les sociologues interrogent les acteurs impli-

qués, un énorme malaise s'exprime. Celui des galeristes qui sont supplantés par les maisons de ventes aux enchères, celui des collectionneurs qui voient avec suspicion de nouveaux clients contester leur statut et enfin celui des artistes qui refusent de participer à l'événement parce qu'il «n'a rien à voir avec l'art».

Le marché commande

La foire a bien sûr beaucoup à voir avec l'art, mais rien avec les conventions sociales exclusives sur la base desquelles les acteurs définissaient autrefois la valeur de l'art. Tout cela est menacé par ce marché qui remet en question les règles en vigueur jusqu'ici. Là où l'exclusivité était reine, il impose l'ouverture et, comme tout marché,

n'accorde plus de valeur qu'à la puissance économique. Ce «bascullement des rapports de force» mobilise les potentiels perdants contre les grandes galeries, les nouveaux riches et la commercialisation.

«Le capital montre son vrai visage à Art Basel.»

Franz Schultheis

Il s'agit là de conflits profonds que les sociologues analysent au moyen des théories de Pierre Bourdieu. Derrière ces différends au nom de l'amour de l'art se cache aussi une compétition des classes dominantes. Ce qui est en jeu, c'est le capital symbolique

que rapporte l'art. Il peut embellir les murs et légitimer la position sociale de ses détenteurs.

L'art est si précieux parce qu'il ennoblit ceux qui en sont amateurs, fait valoir Franz Schultheis. Et cela plus que n'importe quelle autre marchandise. C'est pourquoi il n'est guère possible que le marché détruise sa magie. La question est plutôt de savoir qui en profitera.

Daniel Di Falco est historien et journaliste culturel au quotidien Der Bund à Berne.

F. Schultheis et al.: Kunst und Kapital. Begegnungen auf der Art Basel, Verlag der Buchhandlung Walther König, 2015